

Les possibilités d'une île

A La Bâtie, La Ribot, inclassable chorégraphe, réinvente l'univers fantasmagorique de Madère dans *Happy Island*, avec une compagnie de danse inclusive.

JEUDI 30 AOÛT 2018 CÉCILE DALLA TORRE



Les danseurs de la Compagnie Danc, ando com a Diferenc, a. CAROLINE MOREL FONTAINE

DANSE ▶ Son studio de la Coulouvrenière, à Genève, était le seul du bâtiment à posséder des piliers entravant l'espace. Personne n'en voulait. La Ribot en a fait son affaire et l'aime ainsi, avec sa différence. Elle n'en changerait pour rien au monde. Mais ce n'est pas là qu'elle a créé *Happy Island*, l'une des pièces phares de La Bâtie, qui aborde l'altérité justement.

Happy Island, c'est l'histoire d'une île, Madère, où un rêve de danse a démarré il y a une quinzaine d'années avec des corps différents. Des corps qui n'entreraient pas dans le moule du ballet, parfois atteints du syndrome de Down (trisomie 21), de déficiences motrices, ou encore de cécité, surdité, autisme, Alzheimer, etc.

Faune à la Westwood

Sous la direction d'Henrique Amoedo, la compagnie portugaise *Danc, ando com a Diferenc, a* se bat pour faire valoir les droits de ses danseurs, à savoir obtenir un salaire lorsqu'ils se produisent sur scène. «Une lutte terrible car jusque-là, on perdait son statut lié au handicap en montant sur un plateau. Il est un peu ce Noé qui redonne vie et autonomie à tous», s'enthousiasme La Ribot, qui n'a pas hésité à se lancer dans l'aventure lorsqu'il l'a invitée à créer une pièce pour les interprètes de sa compagnie. Finalement, elle est coproduite entre autres par la compagnie de La Ribot, le Théâtre du Grütli et La Bâtie. «Une espèce de folie magnifique, comme l'est chaque nouvelle création», dit-elle avec son emphase charmante. «Je suis tombée amoureuse de l'île, des gens, de tout. J'ai été touchée par la compagnie, la situation de Madère.»

C'est dans le Fanal que tout se déroule, «cette forêt millénaire où l'érosion, l'humidité, les arbres tordus forment le décor le plus merveilleux qui soit». Cinq personnages hétéroclites, dont un «faune moderne à la Vivienne Westwood» ou une belle au bois dormant en culotte argentée y surgissent comme sortis d'une toile de Bruegel. «Une pièce baroque, très chargée, qui met en scène la réalité de leurs rêves et de leurs désirs.» Une pièce où l'on danse la différence précisément.

Entre rires et larmes

En toile de fond, défile le film de la cinéaste portugaise Raquel Freire tourné avec la trentaine de membres de la compagnie. Entièrement réalisé dans cette forêt laurifère – de lauriers – aux brumes épaisses, il joue de cet univers si particulier né des jours sans soleil. «C'est complètement fantastique, dans les deux sens du terme. Un film qui envahit la rétine», dit-elle.

La Ribot s'était rendue une première fois à Madère à la rencontre des danseurs, en juin 2017. Elle en est rentrée le cœur chaviré, entre rires et larmes, avec l'idée d'un titre, *Happy Island*. «A partir de ce titre trouvé à mon retour, tout a commencé à faire sens, un titre ironique, ou plutôt paradoxal.» Elle y est

retournée à plusieurs reprises entre novembre et mai, où la pièce a été présentée en avant-première dans le théâtre de la ville, le Mudas, également musée d'art contemporain.

Happy Island est une réflexion sur l'île et l'isolement, «un isolement qui peut être beaucoup plus grand encore lorsqu'on est atteint du syndrome de Down», relève la chorégraphe madrilène établie à Genève. La Ribot, née Maria Ribot, créatrice intuitive et géniale, s'est aussi mise à l'écoute des désirs de ses cinq interprètes, pour lesquels elle a composé des solos.

L'intelligence des corps

«J'ai travaillé avec leurs fantômes, leurs rêves. Il y a beaucoup d'eux dans ce spectacle, même s'il y a aussi beaucoup de moi. Nous avons répété avec des objets érotiques; ils pouvaient passer deux ou trois heures à improviser, hyper concentrés, avec une intelligence scénique totale.»

Elle nous raconte avec passion comment est né le solo de Maria, qui ouvre la pièce dans son lycra en peau de serpent. «En arrivant en chaise roulante au studio, lieu de recherche, Maria a pris dix minutes pour se mettre à terre, de manière poétique, toute seule, magnifique, complètement autonome.» A cet instant, La Ribot sait qu'*Happy Island* démarrera par ce solo. «A mes yeux, la danse a commencé à être de la danse quand on a touché le sol, c'est-à-dire au XXI^e siècle. Le sol, plastique, pas dangereux, met les disciplines à l'horizontal, c'est aussi un lieu de partage. Maria a révélé tout à coup ma façon de penser. Ça m'a bouleversée.»

Dans le sillage de sa pièce *40 Espontâneos*, créée en 2004 avec des amateurs, La Ribot a poursuivi son questionnement sur l'appréhension de l'autre. «Nous avons tous un corps intelligent caché par des codes, des peurs, des désirs. Il fallait retrouver ce corps. Je croyais que j'avais trouvé quelque chose d'assez basique à l'époque, mais j'ai encore dû affiner mes idées avec *Happy Island*.»

«C'est dans les problèmes qu'il faut dénicher les possibles. Avec le Ballet de Lorraine et ses danseurs magnifiques, j'ai travaillé de manière identique. Je devais communiquer avec eux et faire une pièce dans un temps donné. La recherche est la même avec des corps classiques, des amateurs ou les membres de ma compagnie.» Où est l'intelligence du corps pour pouvoir dire, parler, sur scène? interroge-t-elle. La réponse coulera de source dès mercredi.

Du 5 au 9 septembre, Grütli-Centre de production et de diffusion des arts vivants, Genève, La Bâtie, www.batie.ch